

Epreuve orale de français, Filière PSI

Quelques textes proposés à l'oral en 2025 :

Lucile Peytavin, « Le Paléolithique : un immense préjugé », *Le Coût de la virilité : Ce que la France économiserait si les hommes se comportaient comme les femmes*, Paris, Le livre de poche, 2023.

Ce que nous appelons communément le « temps des cavernes » correspond à l'époque paléolithique, qui débute avec la fabrication d'outils en pierre il y a 3,3 millions d'années et se termine vers -12 000, avec la sédentarisation des populations qui marque le début du Néolithique. [...] Et si l'organisation sociale des premiers hominidés se rapprochait probablement de celle des chimpanzés, elle a évolué vers des sociétés de chasseurs-cueilleurs plus complexes, dotées d'activités religieuses, artisanales, artistiques, etc., et... ne vivant pas toujours dans des grottes mais bien souvent dans des constructions en bois ou en peaux ! Contrairement aux représentations que nous avons des sociétés vivant au Paléolithique, ces dernières ne se sont donc pas développées de façon uniforme et n'étaient pas dépourvues de culture, c'est-à-dire qu'elles ne vivaient pas à l'« état de nature ». Le « temps des cavernes » est donc un mythe et ne correspond pas aux images figées que nous en avons !

D'autant plus que, dans les sociétés de chasseurs-cueilleurs de cette période, les rôles des femmes et des hommes sont bien différents des clichés tenaces assignant les unes au soin des enfants dans les grottes et les autres à la chasse. Cette vision des origines avec une répartition sexuée des tâches nous vient de la fin du XIX^e siècle. À cette époque, des historiens tels qu'Élie Faure décrivent une préhistoire dans laquelle « la femme à l'horizon borné reste terrée au fond de la grotte, vouée aux enfants, au foyer, à la reproduction et à la répétition du même. Elle fabrique des outils parce qu'elle est attachée à la matière. Elle produit des objets de parure parce qu'elle est esclave du sexe et du désir de plaire. L'homme, au contraire, s'élève au-dessus de sa condition animale, regarde vers les lointains, va vers l'inconnu, contemple le ciel, invente l'art et transcende la destinée humaine : c'est de lui que procède toute évolution, toute innovation ». Cette interprétation reflète l'idéologie sociale de ce début de XX^e siècle plaquée par les historiens sur des traces archéologiques : ils ont généré les activités en valorisant celles réalisées par leurs homologues masculins. [...]

Cette méthode a conduit les scientifiques à commettre d'importantes erreurs d'interprétation dans des découvertes archéologiques. Un des cas les plus célèbres est la découverte en 1872 d'un squelette inhumé dans une des grottes de Grimaldi — dite du Cavillon —, appelé « l'homme de Menton ». Le squelette, aux caractéristiques proches de celles de l'homme de Cro-Magnon, était robuste et paré d'une coiffe de coquillages, d'un collier de canines de cerf perforées, d'un poinçon monté sur un radius de cerf vidé, de deux lames de silex et d'un bracelet de jambe fait de coquillages au-dessous du genou gauche. Ces effets étant des attributs de richesse et de pouvoir, les archéologues en ont déduit que ce squelette était celui d'un homme. Des années plus tard, un réexamen des os a permis de l'identifier comme étant celui d'une femme, malgré la robustesse du squelette et l'opulence de la sépulture. L'homme de Menton est alors devenu la Dame du Cavillon !

Ô toi, sage clerc à l'intelligence digne d'un philosophe, versé dans les sciences, habile dans la rhétorique raffinée tout comme dans la poétique sophistiquée, abstiens-toi de critiquer et de réprimander, par une erreur consciente, ma vraie opinion avancée légitimement, bien qu'elle ne soit pas à ta convenance. La première lettre que tu m'as envoyée m'a fait savoir que tu souhaitais avoir la copie d'un petit traité sous forme épistolaire que j'avais envoyé à un clerc honoré, mon seigneur le prévôt de Lille : dans celui-ci est exposé de manière détaillée, pour autant que l'étendue de mon intelligence limitée le permette, mon point de vue opposé au sien à propos des éloges qu'il attribue à l'ouvrage appelé *Roman de la Rose*. Ces éloges, je les ai trouvés dans un texte qu'il avait adressé à l'un de ses amis, un clerc très érudit, qui est opposé à son point de vue, tout comme je le suis. Ainsi, dans le but de satisfaire ta demande obligeante, je t'en ai envoyé une copie. À la suite de cela, après que tu as lu et examiné attentivement mon petit traité, puisque ton erreur a été touchée et piquée par la vérité, poussé par l'irritation, tu m'as écrit ta deuxième épître, plus injurieuse que la première. Tu y blâmes mon sexe féminin, que tu dis être « pris de passion », comme si cela lui était naturel, et poussé par la folie et par la présomption d'oser critiquer et réprimander un érudit si profond, si éminent et si honoré, ainsi que tu qualifies l'auteur de cet ouvrage ; et tu m'exhortes fortement à renier ce que j'ai écrit et à m'en repentir, et une grâce miséricordieuse pourra encore m'être élargie, ou bien, si je ne le fais pas, je serai traitée comme le publicain¹, etc. Ah ! Homme à la haute intelligence, ne tolère pas que la profondeur de ton esprit reste inexploitée volontairement ! Réfléchis correctement selon la voie de la théologie la plus souveraine, et alors tu ne condamneras pas mes affirmations telles que je les ai écrites et tu jugeras sereinement de la pertinence d'attribuer des éloges aux passages particuliers qu'elles critiquent : mais fais bien attention, à propos de tous les sujets, à ce que je condamne et à ce que je ne condamne pas. Et si tu méprises à ce point mes raisonnements à cause de la petitesse de mon intelligence, ce que tu attribues au fait que j'agisrais « comme une femme » etc., sache en vérité que je ne considère pas cela comme une insulte ni comme un reproche quelconque, grâce au réconfort qui me vient du noble souvenir et de l'expérience constante d'un très grand nombre de femmes pleines de qualités qui ont été et qui sont très dignes d'être admirées et qui sont dotées de toutes les vertus : je préférerais leur ressembler plutôt que d'être enrichie de tous les biens que la fortune peut donner. Si tu veux néanmoins dénigrer mes solides raisonnements à cause de cela, rappelle-toi que la petite pointe d'un canif ou d'un petit couteau peut percer un gros sac tout rempli de choses volumineuses ; ou encore, ne sais-tu pas qu'une petite belette peut attaquer un lion et parfois le vaincre ? Aussi, ne t'imagines pas que je puisse changer d'avis et que, par légèreté, je puisse être persuadée de me rétracter rapidement, bien qu'en me débitant des insultes, tu me menaces avec tes arguments subtils, ce qui généralement est cause de peur pour les lâches.

¹ Allusion aux évangiles, dans la Bible, où les publicains, c'est-à-dire les collecteurs d'impôts, sont méprisés et exclus de la société.

Dubouchet Jeanne, *La Condition de l'homme dans l'univers. Déterminismes naturels et liberté humaine*, Paris, Delachaux et Niestlé, 1977.

La vie humaine n'est possible qu'entre des limites étroites de température, de pression extérieure totale, de pression propre de l'oxygène (aucune interruption n'étant supportable sans provoquer des altérations irréversibles dans le cerveau). Ces conditions et beaucoup d'autres concernant l'humidité, les rayonnements, la pesanteur, etc. constituent des contraintes qui se font sentir inéluctablement dès que l'homme s'écarte de la surface de la Terre dans les profondeurs des gouffres souterrains, des océans, ou encore dans les hauteurs de l'atmosphère et enfin hors de l'atmosphère, dans l'espace. Un milieu artificiel convenable doit alors être réalisé à l'intérieur d'une enceinte isolante dans laquelle l'explorateur est prisonnier. De plus l'homme doit subir une longue et pénible préparation avant de quitter, pour un temps relativement court, son milieu normal où le retour doit également être opéré avec des précautions contraignantes.

Les rythmes naturels, alternance du jour et de la nuit, succession et retour des saisons ont une influence sur l'organisme humain. Ils ne servent plus beaucoup aujourd'hui à régler l'activité de l'homme, surtout dans les villes. Cependant c'est une nécessité vitale de faire alterner le travail et le repos, l'activité consciente et le sommeil.

L'homme peut modifier les facteurs physiques du milieu dans lequel il vit, soit pour les besoins de ses explorations, soit le plus souvent pour jouir d'un plus grand confort (chauffage, air conditionné, éclairage artificiel, synthèse de matériaux variés, etc.).

Au-delà des changements produits volontairement, d'autres surviennent comme conséquence de l'industrie humaine : pollution de l'air et de l'eau, altérations de la composition des sols par les engrais chimiques et les cultures accélérées, rayonnements radioactifs. L'importance de ces modifications du milieu naturel physique est accrue parce qu'elles atteignent aussi tous les êtres vivants, animaux ou végétaux, dont la vie de l'homme est solidaire. [...]

Dans la perspective du biologiste, qui ne coïncide pas avec celle du physicien (en tant que tel), il convient d'abord de ne pas nuire à la vie, avant de viser un surcroît de puissance.

La solidarité au sein de la biosphère se manifeste aussi par les synthèses que réalisent les plantes vertes en utilisant l'énergie solaire et qui sont indispensables à la vie des animaux. D'autres actions dues à des organismes microscopiques jouent également un rôle dans les synthèses de substances azotées, dans la destruction des déchets organiques, etc. Des cycles naturels d'évolution physique, de l'eau par exemple, ou biochimique des substances organiques, concourent à la réalisation de l'équilibre biologique.

Le technicien peut intervenir d'une manière bien connue pour accroître la production de substances alimentaires, détruire des parasites, donner la fertilité à des terres arides. Une action vraiment libre au service de l'homme implique la connaissance des effets à long terme sur la faune, la flore, les terrains et l'examen des interactions entre tous ces domaines (par exemple quand on modifie le système hydrographique d'une région). Il s'agit là d'une action qui n'est pas à l'échelle de l'individu mais à celle des sociétés et qui est évidemment liée à des déterminismes d'ordres différents, social, politique, psychologique.

Cependant chaque individu, chaque groupe, à son niveau est capable d'exercer une action favorable au respect de l'équilibre biologique, par son propre comportement et par un rôle actif dans l'éducation et dans la vie sociale.

L'homme prend de plus en plus conscience de la manière dont sa vie biologique dépend du milieu extérieur physique et de toute la biosphère, mais ces déterminismes ne deviennent intelligibles que par la connaissance de l'organisme lui-même.

Rodolphe Agricola, *Écrits sur la dialectique et l'humanisme* (15^e siècle), éd. par Marc Van der Poel, Paris, Garnier, 2018.

Comme je ne suis pas capable de faire un digne exposé sur la philosophie, il me semble le plus convenable d'en donner une analyse explicative et d'en faire un portrait que chacun puisse regarder et juger de son mieux.

Or donc, le mot « philosophie » est, de temps immémorial, traduit, d'après son sens en grec, par « l'amour de la sagesse », c'est-à-dire le désir de connaître les choses divines et humaines, joint à l'ambition de mener une vie vertueuse. Il me semble que cette définition montre par elle-même clairement que tout ce qu'on peut dire ou penser de louangeux sur la philosophie est déjà contenu dans le mot même. Examinons néanmoins les différentes parties de la philosophie, étudions-la avec plus de précision en la considérant de plus près. Nous serons récompensés de cet effort, rien que par le fait que la philosophie est plus que digne que tout le monde désire la connaître, ne serait-ce que pour cette seule connaissance.

Eh bien, l'homme surpasse les autres créatures avant tout sur trois points. Premièrement, il peut tout observer et examiner la nature de chaque chose, deuxièmement il peut décider de ses actes et organiser sa vie, troisièmement il peut exprimer et formuler ses pensées. Afin d'appeler chaque élément par un terme différent, notons que l'homme dispose de l'intelligence avec laquelle il observe, de la raison avec laquelle il réfléchit, du langage avec lequel il parle. La philosophie utilise trois disciplines pour chacun de ces trois éléments. La discipline qui concerne le langage, les Grecs la nomment *logique*, nous *art du raisonnement* ; la discipline qui a pour sujet l'organisation de la vie, ils l'appellent *éthique*, nous *morale* ; la discipline qui examine la nature des choses, nous l'appelons *philosophie de la nature*, eux l'appellent *physique*.

Nous commencerons par l'art du raisonnement parce que c'est par là aussi que nous commençons nos premières études. Il y a trois points qui contribuent à l'élaboration d'un discours parfait : il doit être sans fautes, plausible et élégant. On obtient la correction grâce à la grammaire, la force probante grâce à la dialectique et la beauté du style grâce à la rhétorique. Donner ici une analyse de chaque partie une à une prendrait trop de temps. Prenons la grammaire, quels ne seraient pas les efforts requis pour l'examiner en son entier ? Car il faut traiter de l'origine, de la valeur et du sens propre de chaque mot en particulier, être attentif à toutes sortes de règles concernant la construction des phrases, chaque mot à sa propre prononciation et sa propre orthographe. Ensuite, le grammairien doit passer en revue un très grand nombre d'auteurs, maîtriser l'histoire en son entier et connaître les mystères des choses que les poètes ont intégrés dans leurs fictions. Pour le formuler en une seule phrase, le grammairien doit se rendre sinon dans les chambres de tous les autres arts, du moins dans leur vestibule. Ce n'est donc pas à tort que l'on a fait remarquer que la grammaire demande à seconde vue beaucoup plus d'efforts qu'on pourrait le croire au premier abord.

La dialectique, quant à elle, nécessite un jugement extrêmement subtil, susceptible d'être manié dans toutes les directions pour voir ce qui est en accord avec chaque chose et ce qui est en contradiction, ce qui y ressemble ou n'y ressemble pas, ce qui est le même ou ce qui est autre. Le jugement doit ensuite par le moyen de la définition déterminer en quoi consiste l'entité de chaque chose, dénombrer les parties par le moyen de la division et examiner rationnellement tous les aspects internes en définissant les arguments. En même temps il faut esquiver l'attaque de l'adversaire, lui faire face et fort souvent, par une contre-attaque, le battre avec ses propres armes. C'est que la dialectique ouvre la voie à tous les arts et en procure l'accès. Elle fournit des lieux infaillibles pour l'invention de chaque chose, des signes sur lesquels le jugement peut se concentrer afin de pouvoir facilement et clairement discerner ce qui peut être dit pour ou contre chaque chose.